

REVUE DE PRESSE-----ALGERIE ANNEE 0 ou quand commence la mémoire

De Dalila Dalléas Bouzar

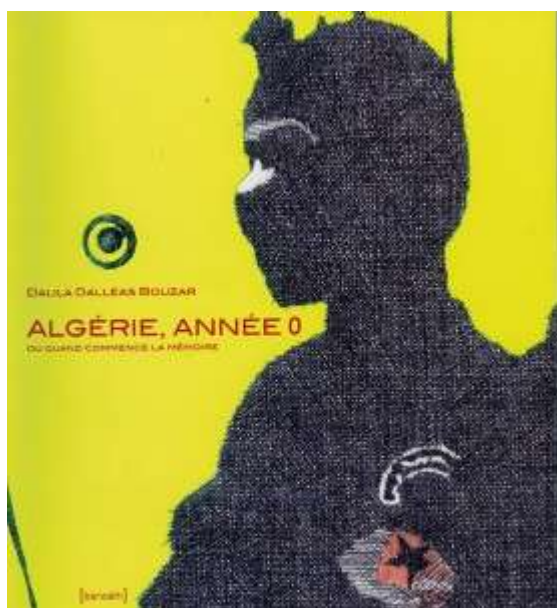
Publication des éditions Barzakh, juin 2012

- AlgérieNews / sept.2012
- La Tribune, quotidien national / juil. 2012
- AlgérieNews / Aout 2012
- Midi Libre, quotidien national / juil. 2012
- Le Maghreb, le quotidien d'économie / juin 2012-10-24

Culture - 5 septembre 2012

Beau livre

L'œuvre commentée de Dalila Dalléas-Bouzar



Parmi les nouvelles publications des Editions Barzakh pour la rentrée 2012-2013, un beau-livre, consacré à l'artiste-peintre Dalila Dalléas-Bouzar, revient sur sa dernière exposition tenue l'année dernière à l'Institut français d'Alger.

L'ouvrage est constitué d'une série de dessins accompagnés de textes bilingues (français et anglais) signés par des artistes et écrivains commentant l'œuvre de Mme. Bouzar. La démarche de l'exposition «Algérie, année 0» est expliquée par l'artiste elle-même dans la préface : « Je dirais que c'est un "0" qui signifie un commencement à venir ou en train de se faire ». Curieusement, pour illustrer ce nouveau départ de son pays, Dalila revient au passé, notamment à la guerre de libération et à la décennie noire, des thèmes répartis sur plusieurs chapitres.

Le premier, intitulé « Histoire » est introduit par un texte du commissaire d'expositions camerounais, Bonaventure Soh Bejeng Ndikung, qui souligne la difficulté de faire appel à l'Histoire dans le travail artistique lorsque « certains épisodes historiques sont systématiquement évacués de la mémoire d'une société et ne sont par conséquent pas portés à la connaissance de tous ni par les mots, ni pas les images ». Selon lui, Dalila traque les images de cette Histoire filtrée afin d'apaiser une quête mémorielle de plus en plus pressante, qu'elle soit liée à la guerre de libération ou à la guerre civile. Ce volet contient donc un dessin minimaliste où l'on voit trois maquisards, main dans la main, un autre, plus abstrait, intitulé « Soldat,

Octobre 88 », puis un tryptique portant le même titre mais où apparaît clairement les traits d'un visage coiffé d'un béret basque.

Les couleurs, généralement vert-pastel, bleu et gris, timides au début, explosent avec le dessin « Enfants du soleil » qui semble incarner cette génération intermédiaire entre les événements d'octobre et la décennie noire. Dans cette partie du livre, on lira le commentaire du sociologue et historien Hassan Remaoun qui affirme le rôle de témoin que pourrait avoir un artiste « même si l'art renvoie d'abord à une dimension esthétique ». Or, il reconnaît à Dalila Dalléas-Bouzar un souci de conserver ces deux aspects de la création artistique : « Contrairement à l'iconographie morbide illustrant les manuels d'Histoire en usage, Dalila Dalléas-Bouzar semble esthétiser et sublimer, sans dédramatiser pour autant, ces deux moments tragiques de notre Histoire ».

Le deuxième chapitre intitulé « Résistance » s'ouvre sur l'image d'un soldat dont on devine qu'il a servi dans l'ALN. La professeure en Histoire et commissaire d'expositions, Anissa Bouayed, revient, elle aussi, dans son texte, sur la nécessité de l'image dans la transmission de l'Histoire ; elle rappelle également le rôle joué par les artistes dans la dénonciation des affres du colonialisme en Algérie. Quant à l'écrivain et chroniqueur Kamel Daoud qui définit l'acte de peindre comme un éclaircissement du passé, saluant ainsi l'œuvre de Dalila qui « éclaire de sa torche le ventre de cette mère dévoreuse qu'est l'Histoire algérienne ». Dans ce même chapitre, on passe du combat pour la libération à l'étreinte de deux amants anonymes, suivie par un dessin-texte chaotique où s'entrechoquent des mots comme « monstre », « abattre » et « sanguinaire ». Puis on est transporté vers l'un des plus sombres épisodes de l'Histoire algérienne contemporaine avec la fameuse image de Boudiaf avant son assassinat.

Par la suite, dans la partie intitulée « Transcendance », on retrouve l'une des images marquantes de la guerre de Libération figurant le corps inanimé du colonel Amirouche, fidèle « copie » de la photo trouvée dans les archives, une méthode qualifiée par l'écrivaine française Cloé Korman de « littéralité de l'image ». Ce recopiage s'accompagne cependant d'une transformation subtile, ou pour employer le terme de l'artiste, d'une « transcendance », ôtant presque à certaines images leur aspect morbide tout en gardant leur puissance évocatrice, comme c'est le cas avec les deux images qui closent ce livre : la massacre de Bentalha et le visage de Matoub entouré d'un linceul.

S. H.

Nouvelles publications des Editions Barzakh

Un Beau-livre et des romans pour l'été



Par Sihem Ammour

Plusieurs romans, dont Un Beau-livre, sont nouvellement parus, pour cette saison estivale 2012, aux éditions Barzakh, sortis tout droit des imprimeries Maugun de Blida. Des ouvrages prêts à être dégustés sans modération durant ces longues journées ramadhaneques, en l'occurrence Algérie, année 0 de Dalila Dalléas Bouzar, La Kahéna de Salim Bachi, Divorce à la musulmane d'Amara Lakhous, Journal d'une femme insomniaque et Cinq fragment du désert de Rachid Boujedra en Arabe et en Français. Tout d'abord, dans la catégorie

Beaux-livres, l'ouvrages intitulé Algérie, année 0 présente le travail éponyme de l'artiste Dalila Dalléas Bouzar, portant sur sa perception de la mémoire de la Guerre de libération nationale et des années de la décennie sanglante qu'a traversée l'Algérie. L'artiste, qui vit à Berlin depuis 2009, est native d'Oran. Elle est diplômée des Beaux-Arts de Paris et titulaire d'une licence en Biologie de l'université Pierre et Marie Curie. En 2003, elle est lauréate de la Fondation pour la vocation Marcel Bleustein-Blanchet. L'année suivante elle dirige des ateliers de peinture destinés aux femmes, à Oran. Depuis 2005, elle a participé à plusieurs expositions collectives et organisé des expositions individuelles. Dalila Dalléas Bouzar explique en 4e de couverture de cet ouvrage que «la série de dessins qui est montrée dans ce livre est une manière de prendre conscience de mon histoire propre, de notre histoire. Ce qui m'a poussée à rechercher des images dans les archives de la guerre d'indépendance algérienne et de la "décennie noire", c'est mon sentiment, très intime, qu'il y avait une absence d'images sur ces deux moments. Il me semble que ces deux périodes sont fondatrices de l'Algérie contemporaine. Elles sont surtout contemporaines de mon histoire personnelle, que je fais commencer par l'expérience de mon père qui avait vingt ans pendant la Guerre de Libération». Il est à noter que l'artiste a sollicité plusieurs auteurs pour qu'ils partagent leur réflexion sur les thèmes abordés dans ses

dessins à l'instar d'Anissa Bouayed, Frédéric Dalléas, Cloé Korman, Kamel Daoud, Hassan Remaoun et Bonaventure soh Bejeng Nndikung. Les éditions Barzakh rééditent également, pour cet été, deux romans de la nouvelle génération d'auteurs algériens dont les œuvres ont été couronnées par plusieurs prix littéraires internationaux. Le premier, la Kahéna, de Salim Bachi, lauréat de plusieurs prix littéraires pour le Chien d'Ulysse en 2001, et Tuez-les tous en 2006 et aussi la Kahéna publié en 2003 chez Gallimard. Le roman, imprégné du style lyrique et foisonnant de l'auteur, se déroule principalement à La Kahéna, énigmatique demeure construite dans la ville de Cirta, bâtie par Louis Bergagna, ambitieux colon qui a débarqué en Algérie en 1900. Dès lors, pendant plus d'un demi-siècle, se croiseront dans cette maison plusieurs générations, dévoilant peu à peu l'Histoire de l'Algérie, de sa colonisation à son indépendance, jusqu'aux sanglantes émeutes d'octobre 1988. Le second roman, Divorce à la musulmane d'Amara Lakhous, explore avec habileté les questions du rapport à l'autre et à la différence. Quadragénaire natif d'Alger, l'auteur, journaliste, anthropologue et romancier vit à Rome depuis 1995. Son roman a d'abord été écrit en arabe et publié aux éditions El Ikhtilef en 2003. Il fallut attendre que le livre soit réécrit en italien puis édité en Italie en 2006, pour qu'il devienne un véritable best seller, raflant plusieurs prix dont le prix international Flaiano 2006 partagé avec l'écrivain espagnol Enrique Vila-Matas. Divorce à la musulmane raconte en fait les péripéties rocambolesques de Christian Mazzari, un jeune Sicilien sans histoire, féru de langue et de civilisation arabes. Sa vie bascule le jour où, mandaté par les services secrets de son pays, il doit infiltrer la communauté musulmane de Rome pour démasquer un réseau terroriste. Rebaptisé Issa pour les besoins de sa mission, il découvre le quotidien sordide des immigrés, leur humanité, leurs rêves, leur précarité. Mêlant plusieurs genres, structuré sur les monologues alternés de Christian-Issa et Safia-Sofia, d'origine égyptienne (rêvant d'être coiffeuse), dans la présentation du livre il est souligné que «ce roman revendique clairement sa filiation avec la grinçante comédie à l'italienne. Le lecteur est pris dans ce jeu de rôles et de dupes où, avec malice, l'auteur s'emploie à démonter les clichés et à brouiller les frontières des identités. Au passage, il n'épargne personne, se moque de tous, de Teresa la logeuse sans scrupules, à Akram le propriétaire du taxiphone Little Cairo, en passant par les services secrets européens grotesquement paranoïaques». Toujours dans le cadre de la réédition les passionnés de la littérature algérienne vont redécouvrir la puissance de la verve acérée du grand romancier algérien Rachid Boudjedra à travers la réédition, pour cet été, de deux de ses romans phares, Journal d'une femme insomniaque et Cinq fragments du désert, publiés dans les deux langues en arabe et en français.

S. A

Culture - 21 août 2012

Rentrée littéraire 2012

Il y en a pour tous les goûts !



Les parutions littéraires en cette fin de saison estivale passent souvent sous silence, noyées dans les caprices interminables de la Sonelgaz, la canicule exaspérante et la flambée des prix tout aussi exténuante. Pourtant dans toutes les vicissitudes socio-politico-économiques, la beauté des mots et des styles apporte du baume au cœur.

Quelques maisons d'édition tentent de résister tant bien que mal à cette traversée du désert littéraire qui sévit rudement et que le Salon international du livre d'Alger (Sila) abreuvera très prochainement. Parmi elles, Barsakh Editions. «Un entre deux» qui insuffle une véritable bouffée d'oxygène littéraire, et publie tout au long de l'année une panoplie fort intéressante et diversifiée de romans, essais,... Il faut dire que cette année bénéficie d'une résonance exceptionnelle, marquée par un événement historique tout aussi exceptionnel : le cinquantenaire de l'Indépendance. Les ouvrages historiques sont donc à l'honneur, mais pas seulement.

«Algérie, année 0 où quand commence la mémoire», publié aux éditions Barzakh, de la beausariste Dalila Daléas Bouzar, met en beauté l'art et se lance dans une entreprise laborieuse, qui consiste à «rechercher des images dans les archives de la guerre d'indépendance algérienne et de la décennie noire», pour les mettre au service du lecteur. Cet ouvrage voit la participation de Kamel Daoud, Hassen Remaoun et Anissa Bouayed, apportant des réflexions sur les thèmes choisis par l'auteure. Ecrit d'abord en arabe et traduit par la suite, «Divorce à la musulmane à Viale Marconi», Amara Lakhous opte pour un titre intrigant. L'auteur s'attache dans son roman à «démonter les clichés et à brouiller les frontières des identités», en épousant le personnage d'un Sicilien Christian Mazzari, agent secret, qui, pour «démonter un réseau terroriste», opère une totale immersion dans un monde qui lui est étrange.

Il démonte ainsi les clichés véhiculés, et use de caricatures grotesques exhortant ainsi à la tolérance et le droit à la différence. Rachid Boudjedra, qui n'est plus à présenter, célèbre le désert, sa beauté, son immensité et l'errance de ses hommes dans un roman intitulé «Cinq fragments du désert» : «La nuit, il n'y a pas de désert. Tout est noir. L'espace vite happé. Vite restitué. Le sable infiltré partout. Les plis des vêtements. Les narines. La gorge. La poitrine» dans une langue sèche et fébrile. A lire absolument ! Le premier roman «Mira Ventos», de la Franco-Marocaine Maï Do Hamisultane, et publié aux éditions Dalimen. Elle imagine dans une œuvre à la lisière de la fiction et de la réalité, «une balade entre Casablanca et Paris», les deux villes où l'auteure a vécu. Le titre choisi «Mira Ventos» est en référence à la maison marocaine où elle est née. Dans la catégorie des essais, «Le choix de l'Algérie» de Claudine et Pierre Chaulat, ce couple de pieds-noirs, nous livre un récit autobiographique gravé d'une empreinte historique de par l'attachement et l'engagement indéfectible de ces deux figures à la résistance algérienne. Ils y narrent l'impact de leur différente éducation et de l'influence qu'elle a eue sur leur choix, celui de devenir Algériens. Dans un registre socio-politique, «Algérie, chronique d'une expérience postcoloniale de modernisation» du sociologue émérite et auteur de la célèbre expression de la «régression féconde», Lhouari Addi.

Il y publie une anthologie d'articles parus dans différents quotidiens nationaux entre 1999 et 2011 où il répond à ses plus redoutables détracteurs de même qu'il y dissèque la société algérienne dans ses différentes facettes, politique, économique, historique et sociale, et ce, à la lumière des sciences sociales. Aux éditions Dalimen, Josiane Lahlou, docteur en lettres et auteure d'une dizaine d'ouvrages historiques, aborde cette fascination intarissable pour l'Andalousie. Elle se consacre à la biographie «d'Abd Al Rahmane III, calife de Cordoue», qui s'autoproclama calife et hissa les arts et la culture à une place de choix, «restaurant ainsi l'autorité et le prestige des Ommeyyades».

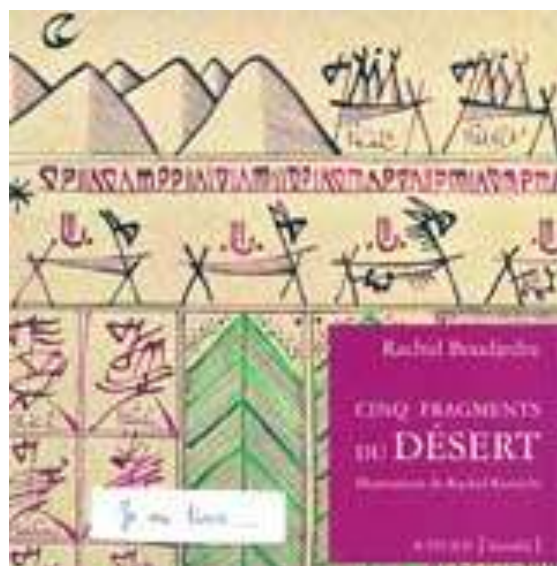
Enfin, Denise Brahimi publie à Chihab Editions «50 ans de cinéma maghrébin». Essayiste et critique littéraire, elle met à l'honneur le 7^e art, à travers une rétrospective exhaustive par thèmes et par genre cinématographique. Scindé en deux parties, comportant les réalisations cinématographiques maghrébines d'une part, elle nous offre une analyse profonde des évolutions, spécificités et lacunes du 7^e art maghrébin d'autre part.

Meriem Benslama

24 Juillet 2012

Nouvelles publications des éditions Barzakh

Des collections d'ouvrages pour divers lecteurs



Que reste-t-il du visage littéraire et livresque en Algérie ? Malheureusement, presque rien. Car nous avons remarqué que les librairies disparaissent d'année en année et personne ne se soucie du devenir du livre en Algérie. Ainsi, malgré cet état des lieux alarmant, plusieurs maisons d'éditions privées tentent de rendre le visage littéraire algérien plus attrayant et permettent aux lecteurs d'avoir le choix et la chance de lire des ouvrages nouveaux et de grande qualité , à l'instar des sociétés les plus avancées dans le monde. Parmi ces maisons d'éditions, nous trouvant les éditions Barzakh, une jeune entreprise qui est présente depuis 12 ans à chaque manifestation et chaque saison avec la publication de grands titres dans différents domaines et catégories : littérature, romans, théâtre, essais, poésie, architecture et urbanisme, beaux livres et nouvelles.

Pour cette nouvelle saison estivale 2012, qui coïncide avec le mois de Ramadhan, les éditions Barzakh mettent à la disposition de leurs fidèles lecteurs une série de nouvelles publications. Des ouvrages diversifiés, pour permettre aux passionnés et amoureux de belles lettres de passer les journées difficiles et longues de cet été en compagnie d'un ami de longue date : le livre. Le début de cette saison, pour cette maison d'édition a commencé notamment avec la publication dans la collection Beaux livres de l'ouvrage Algérie, année 0 ou quand commence la mémoire de Dalila Dalléas Bouzar. Avec ce livre, l'artiste revient avec une série de dessins. Elle montre à travers cet ouvrage des images des différentes faces de l'histoire de l'Algérie. Un projet qui lui tenait à cœur car pour elle c'«est une manière de prendre conscience de mon histoire propre, de notre histoire. Ce qui m'a poussée à rechercher des images dans les archives de la guerre d'indépendance algérienne et de la "décennie noire", c'est mon sentiment, très intime, qu'il y avait une absence d'images sur ces deux moments. Il me semble que ces deux périodes sont fondatrices de l'Algérie contemporaine. Elles sont surtout contemporaines de mon histoire personnelle, que je fais commencer par l'expérience de mon père qui avait vingt ans pendant la guerre de Libération.». Et pour donner vie à ce livre, plusieurs auteurs ont partagé

leur réflexion sur les thèmes abordés à l'instar de : Anissa Bouayed, Frédéric Dalléas, Cloé Korman, Kamel Daoud, Hassan Remaoun, Bonaventure Soh et Bejeng Ndikung. Dans la série Littérature- Roman, vous trouverez de grands noms de la littérature à l'instar de Rachid Boudjedra qui revient avec un nouvel ouvrage Cinq fragments du désert ou Amar Lakhous avec Divorce à la musulmane. Enfin, le livre qui fera certainement parler de lui est La Kahéna de Salim Bachi, paru dans la même collection de Littérature – Roman. L'auteur ne raconte pas l'histoire la Kahéna, la reine berbère, mais celle d'une Kahéna qui a appartenu à la famille Bergagna, avant la guerre d'Algérie. Le patriarche Louis, un Maltais débarqué en 1900 à Cyrtha, avait acquis la plupart des terres autour de la ville, et s'était lancé dans le tabac et le vin, disait-on alors. À l'origine, les champs appartenaient à une tribu. Les Beni Djer surgissaient des confins des sables et des dunes, qu'ils chantaient dans leurs poèmes, racontent les vieillards intarissables sur les origines et les légendes de Cyrtha», annonce l'auteur dans la quatrième de couverture. Salim Bachi signe là un texte ambitieux et foisonnant au lyrisme quasi hypnotique.

Par : Kahina Hammoudi

Deux décennies en dessin

Edité par Barzakh en deux langues (français et anglais) à Alger, l'ouvrage Algérie, année 0 ou quand commence la mémoire de Dalila Dalléas Bouzar constitue un ensemble de dessins sur l'Algérie, soutenu par les écrits de six auteurs.

Dans sa série de dessins, l'auteure Dalila Dalléas Bouzar tend vers l'originalité en portant son choix sur les années 1990, ladite «décennie noire», et la guerre d'indépendance nationale. Elle justifie sa démarche éditoriale par «une absence d'images sur ces deux moments». En dévoilant au lectorat son sentiment «très intime» et en le partageant avec des écrivains qui ont proposé leur réflexion, elle confie : «Il me semble que ces deux périodes sont fondatrices de l'Algérie contemporaine». Quelle est alors la signification de «l'année 0» pour cette auteure qui convoque la mémoire ? Celle de ses pairs qui traitent, chacun de son côté, les sujets en respectant le fil conducteur qu'est la violence, celle du lecteur qui appréhendera probablement ces deux périodes avec un nouveau regard. Entre la liberté de dire des six signataires et la volonté d'imager des portraits et/ou des événements marquants de l'histoire d'Algérie, Dalila D. B. n'omettra pas aussi d'évoquer octobre 1988. Comme si cette date-là était le prélude à la décennie en question. Pour une fois, il ne s'agit pas de revenir sur une grève et des émeutes nationales ou de polémiquer sur les origines d'un tel mouvement de société. Sans jugement de valeur, l'artiste offre quatre dessins sur le soldat – Soldat, octobre 1988 –, figure anonyme qui fait partie des sujets à controverse et que l'opinion a tendance à oublier. La mémoire comporte aussi des personnages dont le second rôle dans la société est plus important que celui d'une popularité. D'autant que cette mémoire est conçue par Dalila D. B. (dans sa préface) «comme un fluide en circulation. Une circulation qui, pour des raisons diverses, peut être empêchée, voire interrompue, engendrant des troubles, des maux qui perturbent le développement d'une société». Son présent ouvrage est donc une contribution à «retrouver la mémoire, la mettre en lumière», afin de «permettre à ce fluide de circuler et libérer une énergie». L'année zéro de cette Algérie, vue aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur, n'est dans ce sens qu'un «commencement à venir ou en train de se faire». Il faudra donc «se souvenir pour se reconstruire». Réfléter l'histoire par un simple crayon sur papier ou toile et quelques couleurs choisies relève sûrement d'une certaine complexité. Celle de rappeler par le dessin et l'écrit au lecteur ce qui lui appartient de défendre. Lui transmettre en même temps des éléments de réflexion sur la guerre de libération nationale (1954-1962) et sur la situation tragique (1992-2002) d'une Algérie en pleine mutation.

Mohamed Rediane

Algérie, année 0 ou quand commence la mémoire

De Dalila Dalléas Bouzar avec Anissa Bouayed, Frédéric Dalléas, Cloé Korman, Kamel Daoud, Hassan Remaoun et Bonaventure Soh Bejeng Ndikung.

Editions Barzakh, Alger, juin 2012.

"Algérie année 0" de Dalila Dalléas Bouzar : Quand la mémoire collective est revisitée par l'art

Dans "Algérie Année Zéro", un livre d'art regroupant des peintures de l'artiste commentées par des intellectuels, la plasticienne algérienne Dalila Dalléas Bouzar revisite deux périodes de l'histoire algérienne contemporaine à savoir la guerre de libération nationale et la "décennie noire". Après avoir exposé sous le même titre ces tableaux à l'Institut français d'Alger en décembre 2011, l'artiste, née en 1974 à Oran et vivant actuellement à Berlin, donne la parole à des universitaires et des journalistes pour parler de ses œuvres et du "travail de mémoire" qu'elle tente d'accomplir par ce biais. Les textes en question sont présentés en français et en anglais. Sous-titré " Ou quand commence la mémoire", le livre, publié aux éditions Barzakh, regroupe une série de reproductions de photos d'archives renvoyant à la guerre de libération et aux années du terrorisme ainsi que des tableaux plus abstraits symbolisant ces mêmes époques, travaillées et revisitées par l'artiste. Des œuvres dont la conception a été motivée par la nécessité de "se souvenir", écrit Dalila Dalléas Bouzar en préface de l'ouvrage pour qui ces deux pages de l'histoire sont des moments "fondateurs de l'histoire de l'Algérie contemporaine". Pour l'auteur la nécessité de "se souvenir", relève, par ailleurs, d'un "sentiment très intime" concernant ces deux époques, "très liées" à son "histoire personnelle", mais aussi à "l'absence d'images sur ces deux moments", justifie-t-elle. La plasticienne redessine, ainsi, des photos d'archives devenues célèbres, à l'instar du tableau "Fraternité", une reproduction d'une photo de trois moudjahidine au maquis, ou encore, la photo de Mohammed Boudiaf en 1957, peinte en noir et blanc en face de celle de l'ancien président au moment de son assassinat, le 29 juin 1992, un dessin intitulé "Boudiaf, l'instant avant la mort". Presque toujours en arrière-plan de ces reproductions, l'on retrouve la couleur jaune, un "jaune fluo éclatant, couleur qui revient dans plusieurs œuvres, il capte le regard en s'imprimant dans la rétine, avant même que le cerveau ait eu la possibilité d'analyser le contenu du tableau", écrit l'universitaire camerounais Bonaventure Soh Bejeng Ndkiung dans un texte intitulé : "De l'imagination des images". Dans le même texte, Soh Bejeng Ndkiung, commissaire de l'exposition de l'artiste en 2011, estime que la plasticienne "initie un processus d'imagination d'images susceptibles, un jour, de combler les lacunes de l'histoire et, peut-être même, de créer des images aptes à donner tout son sens au dicton selon lequel, une image en dit plus long à elle seule qu'un millier de mots, pronostique-t-il. Un autre texte de l'intellectuel camerounais, intitulé "Conflit" replace le travail de la peintre dans un cadre plus général, celui de la capacité purement humaine de dépasser les traumatismes grâce à la "capacité prodigieuse à oublier". En se référant à des études réalisées sur la mémoire, l'auteur classe les mécanismes de l'oubli en quatre groupes : l'échec de la mémorisation ou l'"incapacité à accéder à un souvenir", le phénomène d'interférence, c'est à dire le mélange de souvenirs analogues, l'incapacité à stocker des informations et l'oubli consenti comme mécanisme psychologique de refoulement. Pour Soh Bejeng Ndkiung, la notion de l'oubli consenti, est symptomatique des situations liées aux traumatismes engendrés par les conflits violents, comme ceux pris en charge par l'artiste, ce qui amène l'auteur à s'interroger sur le "rôle que peuvent jouer les intellectuels et les artistes dans ce domaine mettant en jeu l'oubli, ou, au contraire, la prise en compte des traumatismes liés au conflit". Les peintures de Dalila Dalléas Bouzar participent, selon l'auteur, à une remise en surface progressive et contrôlée, par la recherche esthétique et la sublimation, des "refoulements" liés aux traumatismes de la guerre de libération et de la "décennie noire".

Radia.M

